

naires, & l'on fait très-bien de donner de deux jours en deux jours, deux prises de la poudre N^o 24, qui prévient très-bien toutes les suites fâcheuses de la maladie.

9. Si la fièvre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fièvre tous les jours, il faut donner la poudre N^o 14, quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remède, pourroient y suppléer par la boisson amère N^o 37, dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10. Comme les organes qui servent à la digestion ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-temps, pour la quantité & la qualité des aliments, & de prendre de l'exercice dès que les forces le permettent, sans quoi l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

C H A P I T R E X V I I .

Des Fievres malignes.

§. 242. **L'**On appelle fièvres malignes celles dans lesquelles le danger est plus grand que les symptomes ne sont effrayants. Elles font du mal, sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractère distinctif des fièvres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corrup-

tion des humeurs qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse contre la cause de la maladie.

Si au moment où deux armées vont se battre, on enlève à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur qui, sans s'apercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit, seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux; il l'eût été beaucoup moins, & le bruit plus grand, si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont un long usage de viande sans légumes, sans fruits, sans acides; des aliments mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvaises graines; de viandes corrompues; huit personnes mangèrent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fièvre maligne, & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fièvres sont aussi très-souvent l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air sur-tout qui réunit ces deux qualités; aussi elles sont fréquentes, dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air renfermé, sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes; d'un principe singulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les symptômes des fièvres malignes sont, je l'ai déjà dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précédente sensible qui ait pu les détruire; en même temps un abattement de l'ame qui devient presque insensible à tout, & même à la maladie; un changement

prompt dans le visage, & sur-tout dans les yeux; de petits frissons qui alternent pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins; d'autres fois il n'y a point de douleur; des especes de défaillance dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux, point de bon sommeil, souvent un demi-assoupissement; une rêverie légère & sourde, qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien; quelques malades ont cependant des rêveries violentes; presque tous un sentiment de pesanteur, d'autres fois de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvements convulsifs dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; ses sens paroissent s'engourdir: j'ai vu plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns se guérir. Il n'est point rare de voir des malades qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altère, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entièrement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene; aussi ce symptôme est très-fâcheux.

La langue est quelquefois très-peu changée; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun; plus rarement sèche que dans les autres especes de fièvre; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue long-temps fumée.

Le ventre reste quelquefois très-mol, d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vîte que dans

l'état naturel , quelquefois même très-vîte , & je l'ai toujours trouvé tel quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude , ni sèche , ni humide ; elle se couvre souvent de taches pé-téchiales , (ce sont de petites taches d'un rouge livide ,) sur-tout au col , autour des épaules , au dos ; d'autres fois ce sont les plus grandes taches , brunes , comme après des coups de bâton.

Les urines sont presque toujours crues , c'est-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu qu'on ne pouvoit point à l'œil distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide , qui est mortelle si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades des ulcères livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aînes , sous les aisselles , entre les oreilles & la mâchoire , ou il se forme une gangrene dans quelque partie , aux pieds , aux mains , au dos. Les forces se perdent entièrement , le cerveau s'embarrasse tout-à-fait ; le malade étendu sur son dos , meurt souvent avec des convulsions , une sueur prodigieuse , & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorragies qui tuent ; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fièvre , comme dans toutes les autres , un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est , comme celui des fièvres putrides , très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le septième ou le huitième jour , plus ordinairement entre le douzième & le quinzième , souvent au bout de cinq ou six semaines ; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements sont tout-à-fait lents , & pendant les premiers jours , le malade , avec beaucoup de foiblesse & un air très-

changé, se croit à peine malade.

Il en est du terme de la guérison comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt; d'autres seulement au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guérison sont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une sueur chaude, médiocrement abondante, sans angoisse, le retour des sens perdus pendant la maladie, quoique ce ne soit point un mal quand le malade devient sourd, si en même temps les autres symptomes s'amendent.

Cette maladie laisse ordinairement beaucoup de foiblesse, & il faut un long temps avant que les malades aient repris entièrement leurs forces.

§. 247. 1°. Il est plus important dans cette maladie, soit pour le malade, soit pour les assistants, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut souvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir presque toujours une fenêtre ouverte.

2° La diete doit être légère & aigre; on peut donner du jus d'oseille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groseilles, merises; & pour ceux qui sont en état, citrons, oranges, grenades.

3° L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4° La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement qu'en voyant le malade.

5° Les lavements sont souvent très-peu nécessaires, quelquefois dangereux.

6° La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge,

d'orge , rendue aigre avec l'esprit acide du N^o 10, dont on met suffisamment pour rendre l'aigreur agréable , ou la limonade.

7^o Il est important d'évacuer les premières voies , où il y a ordinairement une grande quantité de matières corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N^o 35 , & ordinairement après son effet , le malade est mieux , au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce remède dans les commencements ; mais quand on l'a négligé , on peut le donner plus tard , moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particulière , & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné , & avec un succès marqué , le vingtième jour.

8^o Après avoir enlevé , par ce remède , une grande partie de matières qui contribuent à entretenir la fièvre , l'on fait prendre , de deux jours l'un , tant que la maladie dure , quelquefois même tous les jours , une prise de crème de tartre & de rhubarbe N^o 38. Ce remède évacue les matières corrompues , prévient la corruption des autres , chasse les vers qui sont très-fréquents dans ces maladies , & que le malade rend quelquefois par dessus & par dessous , & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on observe ; enfin il fortifie les intestins , & sans arrêter les évacuations nécessaires , il modère la diarrhée quand elle est nuisible.

9^o Si , avec la diarrhée , la peau est sèche , & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la transpiration , on peut , au lieu de rhubarbe , mêler à la crème de tartre de l'Ipecacuhana , N^o 39 , qui , donné à petites doses & fréquemment , arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remède & le précédent se prennent le matin ; deux heures après , il faut commencer la potion N^o

40, & la continuer régulièrement, de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N^o 38 ou 39, & on la recommence ensuite jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10^o Si les forces étoient extrêmement abattues, & le malade fort angoissé, il faudroit donner, avec chaque prise de potion, un bol N^o 41. Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, c'est-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la grosseur d'une très-petite feve, de *diascordium*, ou si l'on n'en avoit point, de *thériaque*. (1)

11^o Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes ou à la nuque; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment, & s'ils se sechent au bout de quelques jours, on en remet d'autres; il faut en entretenir long-temps l'écoulement.

12^o Dès que le mal est assez amendé, pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fièvre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six ou au moins cinq prises du re-

(1) Comme les évacuations par les selles sont de la plus grande utilité dans les fievres malignes & putrides; & comme on doit craindre que les matieres putréfiées qui sont contenues dans les intestins ne soient absorbées par les vaisseaux, & ne se mêlent avec le sang & les autres humeurs, dont elles augmenteroient la putridité, nous regardons les astringents comme des remedes extrêmement dangereux dans ces maladies. Si la diarrhée étoit trop forte, si elle prenoit trop sur les forces, l'usage des cordiaux mêlés aux acides agréables seroit le seul moyen que nous nous permettrions pour la modérer.

mede N° 14 , & réitérer la même dose le lendemain , ce qui arrête les accès : (1) on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13° Dès qu'il n'y a plus de fièvre , on met le malade au régime des convalescents ; & si les forces ne reviennent pas , on lui donne avec succès , pour les rétablir plus vite , trois prises par jour , une à jeun , & l'autre douze heures après , de la thériaque des pauvres N° 42 , qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries , comme un excellent stomachique fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque , qui est une composition ridicule , chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir ; mais quand on veut procurer du sommeil , il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense , au lieu du remede N° 42 , continueront à prendre tous les jours , pendant quelques semaines , trois prises du remede N° 14.

§. 248. L'on a dans les campagnes , sur le traitement de ces fièvres , un préjugé qu'il faut détruire , non-seulement parce qu'il est faux & ridicule , mais encore parce qu'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin ; pour cela on met ou des poules , ou des pigeons , ou des chats , ou des cochons de lait aux pieds ou sur la tête du malade , après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après , corrompus & répandant une odeur horri-

(1) L'observation & l'expérience ont démontré l'utilité du kina , pour écarter la gangrene , & empêcher la putréfaction des matieres animales. Nous croyons donc qu'il est utile dans les fièvres malignes de l'employer aussitôt que les premières évacuations auront précédé.

ble ; & l'on se persuade que c'est le venin dont ils se sont chargés qui est la cause de cette infection , mais c'est une erreur ; ils puent , non point parce qu'ils ont tiré le venin , mais parce qu'ils se sont pourris par l'humidité & par la chaleur ; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient si on les avoit mis dans tout autre endroit que le corps d'un malade , également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin , ils augmentent la corruption , & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un corps sain dans le lit , & le laisser long-temps dans cet air , pour lui donner une fièvre maligne.

Dans le même but , on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures ; ce qui n'est pas aussi dangereux , quoique ce soit toujours un mal , parce que plus il y a d'animaux dans la chambre , plutôt l'air est corrompu , mais ce qui est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux qui environnent le malade , respirent le venin qui sort de son corps , & peuvent en être incommodés , tout comme les personnes qui le soignent , mais ils n'en font pas sortir ; au contraire , en contribuant aussi à corrompre l'air , ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fausse conséquence , l'on dit que , si le mouton meurt , le malade guérira ; ordinairement le mouton ne meurt pas , & quelquefois cependant le malade guérit ; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fièvres malignes , s'allie avec d'autres maladies , & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle , par exemple , avec le venin de la petite-vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractérisent la malignité avec les symptômes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux ; ils de-

mandent toute l'attention d'un Médecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement, qui dépend en général de la combinaison du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des Fievres d'accès.

§. 250. **L**es fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes, » sont » celles qui, après un accès de quelques heures, diminuent sensiblement, ainsi que tous les symptomes, & cessent enfin absolument, » de façon cependant que l'accès revienne en » suite. «

Elles étoient très-fréquentes dans ce pays, il y a quelques années; on peut dire qu'elles y étoient épidémiques; elles sont beaucoup plus rares depuis cinq ou six ans dans la généralité du pays; mais il y en a toujours un assez grand nombre dans tous les lieux où l'on respire l'air marécageux des environs du Rhône, & dans quelques autres endroits situés dans un air à peu près semblable (1).

(1) Les pays remplis d'étangs, de marais, d'eaux croupies, de poissons corrompus qui infectent l'air, sont ravagés par les fievres intermittentes. Une partie de la Bresse & de la Dombes en fournit un exemple frappant. Ses habitants éprouvent en général pendant le quart de leur vie des fievres tierces ou quarte, qui commencent dans les mois de juillet, août & septembre, qui durent jusqu'au printemps, quelquefois pendant des années entières, qui énervent pendant ce temps, & joignent à l'impossibilité de travailler, les douleurs & les ennuis cruels de la maladie, qui se ter-